

L'INDÉPENDANCE BELGE.

Belgique : un numéro 20 centimes.

PRIX (Bruxelles, 12 fr. par trimestre, 40 par année) payable d'avance
 Province, 13 fr. »
 La France, 21 fr. »
 Allemagne, 18 fr. »
 Angleterre, 17 sh.
 Autriche, 12 fr. par trimestre, port en sus.

D'ABONNEMENT.
 Aux demandes d'abonnement doit être joint un mandat de poste ou autre à vue sur Bruxelles.
 Tout changement d'adresse doit être accompagné de la dernière bande.

Edition du matin

CONSERVATION PAR LE PROGRES
 (ANNONCES ordinaires, 30 cent. la ligne, 1 fr. 50 la ligne d'avance)
 (RECLAMES avant les annonces, 1 fr. 50 la ligne)
 (FAITS divers (hors de la ligne), 3 fr. la ligne.)
 Pour les annonces de France, s'adresser exclusivement à Paris, à M. HAVAS, rue J.-J. Rousseau, 51, ou à MM. LAFITTE, BULLIER et Co, 8, place de la Bourse.
 Pour l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse, à MM. HAASENSTEIN et VOGELER, à Francfort s/M., Hambourg, Cologne, Berlin, Leipzig, Dresde, Vienne, Bréslau, Stuttgart, Nuremberg, Prague, Munich, Biele, St-Gall, Zurich, Genève et Lucerne; p'Angleterre, à Londres, à M. A. MAURICE, 43, Tavistock-Road, M. G. STREET, 20, Cornhill, E. C. M. F. ALCAR, Clements Lane, 8, Lombard St.

Observatoire Royal.

21 octobre, à midi.

19^e jour de la lune.

BAROMETRE OBSERVE.	748.46
THERMOMETRE centigr. du barom.	13.9
TEMPERATURE centigr. de l'air.	13.6
Id. maximum depuis hier midi.	17.6
Id. minimum depuis hier midi.	10.5
EAU tombée.	4.00
VENT.	6 h. 33 m.
SOLEIL, lever.	6 h. 33 m.
Id. coucher.	4 h. 53 m.
LUNE, lever.	7 h. 30 m.
Id. coucher.	0 h. 04 m.

B. MARDI

On s'abonne :

BRUXELLES, rue Fossé-aux-Loups, 62;
 PROVINCES, dans tous les bureaux de poste;
 PARIS, Havas, rue J.-J. Rousseau, 51;
 ALLEMAGNE, AUTRICHE, SUISSE (principales villes),
 Haaseinstein et Vogler;
 LONDRES, Cowie and son, 2, St-Anne's lane; Delizy,
 Davies et Co, n° 1, Finch lane, Cornhill; 4, Cecil st.,
 Strand; Smith and son, 186, Strand; A. Maurice, 43,
 Tavistock Row; Aug. Siegel, 110, Lombard street.
 AMSTERDAM, B. Eissendard, libraire;
 LA HAYE, Belinfante frères, libraires;
 ROTTERDAM, MM. Nijgh et Van Dintar, libraires
 LUXEMBOURG, au bureau de poste;
 ROME, Merlo, libraire, place Colonna;
 GENES, Crilovich, place de la Poste, 21;
 FLORENCE, Vissieux, cabinet littéraire;
 NAPLES, Delean et Rocholl;
 MADRID, Alphonse Duran, Bailly Baillière;
 CONSTANTINOPLE, Christian Roth, libraire;
 SMYRNE, Decipris et Co, libraires.

BRUXELLES, 21 octobre.

REVUE POLITIQUE.

Tandis que des membres du centre gauche de l'Assemblée nationale de France, agissant avec l'appui du gouvernement, s'efforcent d'attirer les éléments les plus libéraux ou les plus politiques du centre droit pour constituer avec eux, avant la dissolution, une majorité compacte qui puisse constituer la république telle qu'on la comprend dans ce milieu, le comte de Chambord vient de publier dans l'Union une lettre où il développe cette idée : que la république, conservatrice ou non, doit conduire à l'anarchie sociale. La république modérée est une illusion, dit le prince. Si la France veut l'ordre à l'intérieur et des alliances à l'extérieur, elle doit revenir à la monarchie traditionnelle qui seule lui donnera la liberté et qui seule est conservatrice.

Il serait absolument oiseux de discuter ce nouveau manifeste du comte de Chambord. Il ne peut manquer d'activer le travail de dissolution qui s'opère dans les rangs de la droite. La fraction cléricalle et légitimiste pure, obéissant au mot d'ordre qu'elle vient de recevoir, se séparera plus que jamais des éléments orléanistes, qui, jusqu'ici, dans tous les votes, marchaient avec elle contre la gauche et contre M. Thiers. Ces éléments seront plus que jamais réduits à leurs propres ressources. Quant aux fusionnistes, ils n'ont plus de raison d'être, car le comte de Chambord condamne très-explicitement dans sa lettre leurs défections et leur compromis, leur déclarant qu'il ne déviât pas de son chemin, qu'il ne regrette aucune de ses paroles, aucun de ses actes.

Des élections municipales ont eu lieu hier à Paris dans le premier arrondissement. Deux candidats étaient en présence : l'un radical, M. Picoté; l'autre conservateur, M. Virmaire. Le premier l'emporta par 1,849 suffrages contre 544 données à son concurrent.

C'est un scrutin à recommencer, le nombre des voix obtenues par M. Picoté n'étant pas suffisant pour que l'élection soit valable.

Les épreuves électorales du scrutin de non-réélection de l'Assemblée nationale ont eu lieu hier à Paris dans le premier arrondissement. Deux candidats étaient en présence : l'un radical, M. Picoté; l'autre conservateur, M. Virmaire. Le premier l'emporta par 1,849 suffrages contre 544 données à son concurrent.

C'est un scrutin à recommencer, le nombre des voix obtenues par M. Picoté n'étant pas suffisant pour que l'élection soit valable.

Les épreuves électorales du scrutin de non-réélection de l'Assemblée nationale ont eu lieu hier à Paris dans le premier arrondissement. Deux candidats étaient en présence : l'un radical, M. Picoté; l'autre conservateur, M. Virmaire. Le premier l'emporta par 1,849 suffrages contre 544 données à son concurrent.

Le procès presse sous très-fréquent en ce moment en Autriche, et le ministère libéral et constitutionnel du prince Auerperg se montre sous ce rapport non moins chancelant que le ministère fédéral Hohenzollern et ses prédecesseurs. Un journal très-populaire de Vienne, le Neue Wiener Tagblatt, organe de l'opinion franchement libérale, a été traduit devant les assises sous la prévention d'outrages et d'excitation à la haine et au mépris publics contre la majorité doctrinaire de la Chambre des Députés du Reichsrath. Le jury a été plus sage que le ministère, le jury a jugé que le journal n'avait pas d'outrage à la majorité doctrinaire de la Chambre des Députés du Reichsrath. Le jury a été plus sage que le ministère, le jury a jugé que le journal n'avait pas d'outrage à la majorité doctrinaire de la Chambre des Députés du Reichsrath.

Le 18 octobre, jour du 69^e anniversaire du chef du parti national hongrois, François Deak, le grand patriote, a reçu, de la part des popula-

tions, des témoignages de respect et de sympathie qu'on ne prodigue ordinairement qu'aux souverains. Presque tous les membres des deux Chambres, les comités, les villes, les villages, les sociétés de tous les points du royaume, lui ont adressé leurs félicitations. L'empereur, l'impératrice et l'archiduc Joseph ont fait connaître, par des lettres de sympathie et de reconnaissance, honneur à la nation qui sait apprécier les services rendus à la chose publique par l'illustre citoyen. Mais combien est-il de pays qui offrent l'exemple d'un patriotisme aussi pur, aussi éclairé et aussi désintéressé que celui de Deak ? Deak n'a jamais accepté de fonctions publiques, il est resté pauvre, et cependant — et c'est là sa gloire — il ne se sort de la puissance dont l'entourent les sympathies universelles, même celles de ses adversaires politiques, que pour guider son pays à travers des écueils de toutes sortes vers les destinées qu'il a rêvées pour lui.

Le voyage que vient de faire l'archiduc Albert, inspecteur général de l'armée, en Dalmatie, paraît avoir été motivé par la situation peu satisfaisante de cette province. Le seul qui l'empêcherait n'aurait pas encore visitée depuis son avènement. S'il faut en croire les journaux de Vienne, il se trouvait dans ces contrées, y compris les districts qui bravaient naguère avec tant de succès l'armée autrichienne, un complot qui avait des ramifications jusque dans le Monténégro et en Croatie. Ce mouvement, qui aurait embrassé la péninsule illyrienne tout entière, devait éclater à la première occasion. Le voyage de l'archiduc aurait eu pour résultat de découvrir les fils de cette conspiration et de l'étouffer en germe. Ces nouvelles sont peut-être exagérées; mais il est certain que le triangle montagneux, bordé par l'Adriatique et le Danube, habité par des peuplades guerrières indisciplinées et rebelles à la civilisation, se trouve dans un état d'agitation permanente.

Un télégramme de Constantinople, en date du 19, confirme la destitution de Midhat pachà et son remplacement par Mehmed-Ruchid pachà. Toutefois, l'élevation de ce dernier au vizirat serait, d'après les bruits qui courent à Constantinople, que provisoire; l'on s'attend à voir reprendre prochainement ses fonctions par Mahmoud pachà, qui a toujours conservé, malgré les poursuites dont il était l'objet de la part de son successeur, un certain crédit auprès du Sultan. La première conséquence de ce changement sera un rapprochement dans les hautes fonctions administratives dont le personnel a été si étrangement épuré après la mort d'Ali pachà, par Mahmoud d'abord, puis par Midhat.

Il vient de se produire à la Skupstina de Serbie un incident qui prouve de combien ce pays a devancé les autres Etats du bas Danube dans la voie d'une véritable civilisation. Un député avait fait la proposition d'exclure les Israélites du service militaire. Cette proposition, qui se ressentait du voisinage de la Roumanie, a été repoussée par un ordre du jour pur et simple par l'Assemblée. Le gouvernement s'était prononcé avec énergie contre cette tentative d'implanter sur le sol serbe les préjugés malsains des autres pays orientaux.

On écrit de Berne au Journal de Genève que l'agitation en vue des élections pour le renouvellement intégral du Conseil national commence à se produire un peu partout au grand jour. Mais cette agitation diffère essentiellement de caractère avec celle des années précédentes, dans des occasions analogues. Les questions ordinaires de politique radicale, libérale ou conservatrice y sont complètement reléguées à l'arrière-plan, les groupements de partis s'y font presque exclusivement au point de vue de la politique révisionniste ou antirévulsionniste. Et comme les partisans ou les adversaires de la révision fédérale se trouvent dans les camps les plus divers, il en résulte que les anciens partis se disloquent complètement au profit de deux nouveaux partis dont la composition, envisagée de près, ne laisse pas que d'être assez originale.

Post-scriptum.

Les élections qui ont eu lieu hier en France ont donné une complète victoire à l'opinion républicaine. Sur sept départements appelés au scrutin, six ont été des candidats franchement, sincèrement et incontestablement républicains.

M. de Forcade la Roquette, le candidat-type du monarchisme, condamné à ne plus s'affirmer que par le bonapartisme, M. de Forcade a été battu par M. Caduc à plus de seize mille voix de majorité.

La jeune princesse Joséphine-Caroline-Marie-Albertine, fille de LL. AA. RR. Mgr

le comte et M^{me} la comtesse de Flandre, aura pour parrain le prince royal Albert de Saxe et pour marraine la princesse royale Carola de Saxe.

L'ouvrage de M. Ernest Allard sur « l'Etat » et l'Eglise, leur passé, leur existence et leur avenir en Belgique » est une étude sérieuse et consciencieuse, d'autant plus digne d'attention que l'auteur s'attaque à une question toujours intéressante bien que souvent traitée, et malheureusement toujours actuelle, une de ces questions qu'on se plaît à poser, mais qu'on ne résout guère. Ce livre est un manifeste en faveur de la séparation radicale de l'Eglise et de l'Etat. L'auteur est d'avis que les sphères d'activité de l'une et de l'autre sont absolument différentes, que leur indépendance réciproque est désirable dans l'intérêt de tous deux, et qu'en l'Etat et l'Eglise « aucun rapport ne se justifie. » C'est le mot de M. J.-B. Nothomb, moins la pointe finale : « Il n'y a pas plus de rapport entre l'Etat et la religion et la géométrie. »

Il s'en faut de beaucoup que ce théorème ait été appliqué même dans notre Constitution et surtout dans nos lois avec une rigueur mathématique. On a fait subir au principe quelques déviations dont le travail de M. Ernest Allard a précisément pour but d'amener le redressement.

Avant de se livrer à cette utile besogne d'orthopédie constitutionnelle, l'auteur étudie dans le passé, non-seulement de notre pays, mais presque de l'Europe entière, les rapports de l'Etat et de l'Eglise. Il remonte à l'origine de l'Eglise catholique et de toutes les Eglises, au sentiment religieux; il analyse brièvement ses diverses transformations préhistoriques, pour ainsi dire, et après une courte esquisse de l'histoire du christianisme et du catholicisme, des luttes de la papauté avec l'esprit humain et avec la société civile, il se livre à une étude très-exhaustive de la situation faite à l'Eglise par la Révolution française, par le premier Empire, et par le gouvernement des Pays-Bas avant la révolution de 1830.

Il est intéressant que soit cette première partie du travail de M. Ernest Allard, nous ne nous y arrêtons pas davantage. Nous avons hâte d'entrer dans le vif de la question, et de suivre l'auteur sur le terrain des réalités actuelles et des solutions pratiques.

Il est pourtant un point qu'il importe au préalable de mettre en lumière. Il a été vingt fois démontré que les décrets du premier empire, bien qu'ils aient laissé de trop nombreuses traces dans notre législation, sont en contradiction flagrante avec les institutions que la Belgique s'est données lorsqu'elle a conquis son indépendance. Le travail de M. Allard vient à l'appui de cette démonstration très-importante, puisqu'elle a pour conséquence naturelle la condamnation d'une foule de dispositions surannées, virtuellement abrogées, et cependant pour la plupart aussi bien portantes que jamais.

Il a été établi aussi à satiété que le principe constitutionnel des rapports entre l'Etat et l'Eglise, c'est le néant de tout rapport, la séparation absolue, sauf une exception formelle (art. 117) : les salaires des ministres cultes. M. Allard insiste avec raison sur ce principe qui a été proclamé dans une circonstance solennelle par une autorité non suspecte.

Il nous reste maintenant à rechercher ce qu'il faut faire pour débarrasser notre législation de toutes les scories impériales et concordataires qui y traînent depuis quarante ans, et pour restituer dans sa pureté constitutionnelle, pureté relative encore, le principe de la séparation, en attendant que le jeu régulier de l'article 131 fasse disparaître la seule exception qui y fasse tache.

M. Ernest Allard divise cette seconde

partie de son travail en quatre chapitres, qui ont pour objet : le temporel des cultes, les inhumations et les cimetières, l'enseignement dans ses rapports avec l'Etat et l'Eglise, enfin l'assistance publique.

Nous étudierons demain avec lui ces diverses questions.

Tir international de 1872.

La distribution solennelle des prix aux vainqueurs du tir de cette année a eu lieu, hier, au temple des Augustins. Au bureau, présidé par M. Delcours, ministre de l'intérieur, avaient pris place : MM. Jamar, chef de division au ministère de l'intérieur; De l'Eau, commandant des chasseurs-clairons de Bruxelles, vice-président du tir; Victor Stols, lieutenant-colonel de la 2^e légion, le comte de Rensse, lieutenant-colonel de la 3^e légion de la garde civique de Bruxelles; Panis, lieutenant-colonel de la garde civique d'Anvers; Cardon, major d'Etat-major de la garde civique de Gand; Van Troostenberghe, major de la garde civique de Bruges; Colette, capitaine commandant de la garde civique de Liège, membres de la commission; Bourlard et Cornet, secrétaires.

Le lieutenant général Renard, inspecteur général des gardes civiques du royaume, accompagné des officiers de son état-major, assistait à la cérémonie. Le général avait pris place dans une des tribunes latérales, où l'on remarquait également plusieurs officiers supérieurs de la milice citoyenne bruxelloise.

Les discours d'ouverture a été prononcé par M. de l'Eau, remplaçant M. Dailly, empêché par suite de maladie.

Après avoir rappelé les réceptions qui ont été offertes, à Gand et à Bruxelles, aux tireurs étrangers, l'orateur a dit que la commission n'a pu comparer les résultats du concours international de 1872 avec ceux des années précédentes, à cause des modifications radicales introduites dans le tir; c'est en effet la première fois que le concours a lieu en six balles, sur un blason elliptique, et que les vainqueurs sont classés par catégorie, d'après le nombre de balles mises dans la cible.

La commission constate ensuite que ces modifications, proposées par elle et agréées par le gouvernement, ont été accueillies avec faveur par les tireurs, qui en sont généralement satisfaits.

Voici un aperçu général du nombre de tireurs qui ont pris part à cette lutte pacifique :

A la garde civique, infanterie, à 400 mètres, aux cibles fixes, il y a eu 1,829 tireurs, et aux cibles à volonté il a été tiré 5,908 coups de six balles.

Aux chasseurs, artilleurs et cavaliers, à 225 mètres, il y a eu aux cibles fixes 582 tireurs, et aux cibles à volonté il a été tiré 2,284 coups.

Aux armes de guerre, 367 tireurs ont pris part au concours à la cible fixe aux points, 376 aux blancs. Il a été tiré 5,661 coups à volonté.

Aux tir aux balles à 400 mètres, il y a eu 1,497 tireurs, et 508 à 225 mètres.

Aux concours entre Anglais, à 400 mètres, il y a eu 207 tireurs, et à 225 mètres, 230 tireurs.

Ces chiffres feront apprécier l'importance du grand concours international de 1872.

« Le service de l'ambulance, a dit M. de l'Eau, dirigé avec autant de zèle que de talent par M. le docteur Feigneux, a droit à nos éloges, et nous nous faisons un devoir de lui exprimer publiquement notre reconnaissance pour les services qu'il ne cesse de rendre à l'institution du Tir national. »

« Tous les services du tir ont marché avec beaucoup d'ordre et de régularité; nous offrons spécialement nos bien sincères remerciements à la sous-commission de la garde civique pour le zèle et le dévouement qu'elle a déployés dans ses fonctions souvent difficiles, toujours délicates. Tout en faisant, observer strictement les prescriptions du règlement elle a su, sans jamais froisser personne, maintenir l'ordre et la régularité parmi les nombreux tireurs qui ont pris part au concours. »

« Nous devons également des remerciements à MM. les membres de la commission anglaise, pour le bienveillant concours qu'ils nous ont prêté pour l'organisation du tir anglais et anglo-belge. »

« Nous offrons l'expression de notre vive reconnaissance aux généraux donateurs pour les prix qu'ils ont offerts au concours, et qu'ils nous ont permis de mentionner ici tout particulièrement la dame de l'honorable colonel Chambers, de Londres, qui nous a généreusement fait don d'un prix d'une valeur de douze cent cinquante francs. »

« Nous espérons que le gouvernement continuera,

comme il l'a toujours fait, à seconder les efforts de la commission directrice, afin de donner au tir national tout le développement dont il est susceptible et de faire progresser cette noble et patriotique institution, si justement appréciée, aussi bien à l'étranger qu'en Belgique. »

Après ce discours, fort applaudi par l'assistance, assez nombreuse, la distribution des prix a commencé. Des ovations enthousiastes ont été faites à MM. Th. Heeren, lieutenant de la 4^e légion, qui a remporté le 6^e prix à la cible fixe infanterie; le 14^e à la cible à volonté idem; le 10^e du concours entre Anglais et Belges à cent mètres; le 5^e de la cible fixe aux blancs. A M. Dubois, des chasseurs-clairons de Bruxelles, qui a également remporté plusieurs prix. A M. Galopin, de la 4^e légion de Bruxelles, qui, outre deux autres prix, a remporté le prix spécial offert par M^{me} Chambers. Ce prix consistait en un magnifique vase en argent d'une valeur de 1,250 fr. M. Galopin, après avoir fait une lecture de 34 points au concours à 400 mètres entre Anglais et Belges, a fait deux fois 6 points dans les deux balles qu'il avait à tirer pour le prix spécial.

La cérémonie s'est terminée par la remise du prix d'honneur à M. Nicolas Chargois, chasseur-clairon de Bruxelles, qui a été l'objet d'une ovation chaleureuse. Au milieu des acclamations du public, un de ses camarades de l'artillerie de Bruxelles a remis à M. Chargois un splendide bouquet.

Peste bovine.

La peste bovine persiste dans le comté de York. Un nouveau cas s'est encore déclaré cette semaine à Bridlington, localité où la maladie s'est implantée vers le milieu du mois de septembre.

Le Maréchal fait remarquer que l'importation du bétail du continent dans les ports de l'Ecosse a considérablement diminué. Depuis qu'un ordre du conseil a prescrit que le bétail d'Allemagne doit être abattu dans les dix jours qui suivent le débarquement, pas un seul animal n'a été amené de l'Allemagne en Ecosse. Les arrivages de Hollande ont également diminué par suite des restrictions apportées à l'entrée. L'Ecosse s'alimente de bétail venant des comtes de la Scandinavie.

Au moment même, dit le Journal d'agriculture pratique, où allait s'ouvrir à Moscou un concours général des animaux de l'espèce bovine, le typhus se déclarait parmi les premiers animaux qui avaient déjà pris place dans les bâtiments de l'exposition. En présence de ces faits et d'une mortalité qui atteignait déjà de très-grandes proportions, la commission s'est empressée d'arrêter la réception des animaux et d'annoncer l'ajournement de l'exhibition.

Fort heureusement, tout cela se passe loin de nos frontières, mais il ne demeure pas moins évident que notre vigilance ne doit pas s'endormir, et qu'il est bon d'avoir l'œil sur le bétail qui nous vient de l'étranger.

(J. de la S. agr. du Brabant.)

Actes officiels. (Extraits du Moniteur.)

« NOTARIAT. — Par arrêtés royaux du 19 octobre :

Le sieur Lirion (C.), nommé notaire à la résidence de Longueville, arrondissement de Nivelles, en remplacement de son père, décédé, et

Le sieur Foncin (O.) nommé notaire à la résidence de Virton, arrondissement d'Arion, en remplacement de son père, démissionnaire.

« HOSPICES. — Un arrêté royal, en date du 14 octobre, autorise la commission administrative des hospices civils d'Ugent (province de Flandre occidentale) à faire construire un hospice pour les vieillards et les orphelins des deux sexes.

« Un arrêté royal, en date du 14 octobre, autorise la commission administrative des hospices civils de Hasselt (province de Limbourg), à faire agrandir l'hospice des garçons de cette ville, sous la réserve qu'elle se conformera aux observations contenues dans le rapport du conseil supérieur d'hygiène publique.

« L'exposition triennale des beaux-arts, à Bruxelles, ouverte encore jusqu'au mois prochain, continue à recevoir un très-grand nombre de visiteurs.

« On annonce que les cochers de voitures de place de l'agglomération bruxelloise vont se constituer en une vaste association de secours mutuels dans le but d'arriver à une amélioration de position et de conjurer en même temps les conséquences déplorables des accidents ou des maladies qui peuvent à tout instant frapper l'un des leurs.

« M. Lucien Faignart, fils de M. Faignart, ancien représentant, vient de passer avec distinction son examen d'ingénieur.

L'INCONNUE (1)

III (suite).

Je ne rêvai plus que de me dévouer à lui; mon imagination enflammée voyait un avenir chancelant, tout éclairé par le feu des batailles, où j'aurais ma part des actions héroïques. Peu de jours après, j'étais en Algérie avec M. de Saint-Irix. Je le vois encore s'éloignant au bruit des clairons, la tête haute, fier du cheval qui bondissait sous son étreinte et du sabre dont le fourreau sonore battait l'étrier. Les escadrons disparaissaient dans la lumière du couchant entourés d'une poussière d'or. Qui m'eût dit alors que je ne devais plus le revoir qu'une fois !

— Il est mort ?
 — Lui ? c'est moi qui meurs !
 Elle tomba sur un fauteuil, et sa main crispée se mit à briser des fleurs sur leurs tiges. Fernand s'assit à ses pieds. — Laissez là ces tristes souvenirs, vous êtes épuisée.

— Non, j'irai jusqu'au bout.
 Elle porta ses deux mains à son cœur comme pour en comprimer les battements. — Saura-t-il seulement qu'il m'a tuée ? reprit-elle. Puis d'une voix saccadée qui avait des éclats subtils suivis d'apaisements sourds : — J'étais restée seule à Constantine, j'y comptais les jours, j'y comptais les heures. J'avais de rares nouvelles de l'expédition; quelquefois une lettre m'arrivait portée par un cavalier arabe. J'en dévorais les courtes syllabes; des sables, des ravins, des collines, nous séparant. Un matin, n'y tenant plus, je partis à cheval avec une faible escorte que la pitié d'un chef m'avait accordée. Je brulai la distance, allant au plus court, fêlé sur l'horizon. Un soir, je vis la tente, sur un terrain fauve, entre deux ondulations couvertes de broussailles. Une lumière brillait par les fentes de la toile. Je cours, les chasseurs me regardaient

passer, étonnés de voir une Française dans ce désert. Des sons partaient de l'intérieur de la tente, vis, animés, joyeux, comme ceux d'une danse. Ne m'étais-je pas trompée ? J'hésitai un instant. Passe un soldat. — Le capitaine de Saint-Irix ? lui dis-je. — Il sourit, et allongeant la main : — Là. — Son doigt me montrait le pan de toile derrière lequel éclatait cette musique folle. Je m'approche oppressée déjà, et je colle mes yeux à un trou qui en déchirait le tissu grossier. Il y avait là une Mauresque qui tordait ses hanches entourées d'une draperie de gaze transparente; ses talons nus frappaient le sable, et ses bras se balançaient arrondis au-dessus de sa tête où sonnait une couronne de sequins d'or parmi des étoiles de jasmin. Des parfums s'exhalèrent de son corps. Le capitaine à demi-couché devant elle, ses lèvres aspirant la fumée d'une longue pipe, la regardait. La danse de l'aimée devenait de plus en plus précipitée; ses vêtements glissaient le long de ses flancs, qui palpitèrent. Tout à coup il lui tendit les bras, elle y tomba. Je me sauvai, j'avais comme un fer rouge dans la poitrine. Tout tournait autour de moi. Quelques minutes après, mes chevaux épuisés me ramenaient du côté de Constantine. On m'a dit que j'avais pleuré et crié tout le long de la route. Je ne sais plus. Je ne m'y arrêtais pas, et regagnai la France sans regarder derrière moi. J'y rapportai la mort...

Un frisson prit Thécia. Elle se laissa tomber sur un divan, puis se tordait les mains : — Et je n'ai pas trente ans ! dit-elle.

Une sorte de folie s'empara de Fernand. — Tu es jeune, tu es belle ! s'écria-t-il ; oublie ce passé maudit, vis pour aimer, vis pour être aimée !

Il parlait avec délire, et son souffle ardent passait sur le visage de Thécia. Elle restait immobile, les paupières à demi-fermées. Tout à coup un grand spasme la fit tressaillir. Elle enveloppa Fernand d'un regard féroce plein de caresses. — Ah ! s'il avait eu un cœur comme celui qui bat sous ma main, quelle vie à deux !

Il l'entoura de ses bras, et sans résistance elle

s'y laissa glisser. Ses lèvres entr'ouvertes et pâles respiraient des bruits siennes. Alors attachant sur lui deux yeux vagues qui semblaient chercher dans le vide : — Et tout cela pour une Mauresque ! murmura-t-elle.

— Quoi ? vous y pensez encore ? s'écria-t-il avec l'accent de la révolte.

— Toujours !
 Un flot de sang monta au visage de Thécia; ses yeux brillèrent. — Cela vous étonne donc ? reprit-elle avec véhémence. Est-ce qu'on oublie ces choses-là ? J'ai été lâche. Au lieu de fuir, j'aurais dû rester et lutter. Je l'aurais emporté sur cette fille sauvage, sur cette danseuse couleur de cuivre ! Il m'aurait aimé encore... et comme une esclave je l'aurais suivi.

— Ah ! c'est horrible ! Taisez-vous !
 — Que je me taise, et pourquoi ? Que faites-vous ici ? et si vous ne voulez pas m'entendre, qui vous retient ?... Est-ce moi ? Ah ! vous pouvez rester ou sortir, que m'importe ! Ma vie est là où il est... Je l'aime, et si tôt debout, je partirai !

Epouvanté, Fernand s'élança vers la porte. Mais il n'avait eu de tels accès, ni vu de visage où se marquait la trace de tant de passions effrénées. Comme il allait en franchir le seuil, un faible gémissement le fit se retourner. Thécia venait de fléchir sur ses genoux et de tomber raide, comme morte.

M. de Vaulclair appela; on accourut, on emporta Thécia sur son lit, froide, inerte, livide. Un médecin, qu'on avait mandé en toute hâte, hocha la tête. — C'est une crise, dit-il après avoir collé son oreille à sa poitrine. Il n'en faudrait pas deux comme celle-là pour la tuer.

M^{me} de Sernay, prévenue, s'installa au chevet de la malade, qui déclinait rapidement. Fernand vivait comme un fou, allant du petit hôtel de la rue de Boulogne chez M^{me} de La Reynière. Tourmenté par un sentiment voisin de la honte, il s'asséyait devant elle, se levait, marchait, et quelquefois la regardant tout à coup : — Croyez-vous qu'elle en revienne ? disait-il.

Thécia n'avait plus demandé à le revoir. Elle passait d'un état d'exaltation qui faisait trembler pour sa vie à un accablement qui ne donnait pas moins d'inquiétude. Elle ne permettait pas à Fernand de la quitter d'une minute. Elle était plus calme quand elle tenait l'une de ses mains dans les siennes. Quelquefois elle s'endormait en la pressant sous ses lèvres.

Un matin, un billet où il n'y avait que ces deux mots : *hâtez-vous*, appela M. de Vaulclair vers de Boulogne. Qu'allait-il apprendre ? La porte franchie, un silence funèbre l'accueillit; il y avait comme un désordre terrible partout. L'escalier vide s'élevait devant lui. Une femme de chambre parut dans un vestibule, les yeux rouges, et sans parler lui montra du doigt la pièce où une dernière fois Thécia l'avait reçu. Il y entra. Les arbutus, les vases de fleurs, le piano, les statues blanches, tout était à sa place. On avait dressé un lit au milieu de cette pièce, où elle aimait à se tenir. Il y jeta les yeux : la comtesse Salviati, raide sous les draps blancs, les cheveux épars sur l'oreiller, les mains étendues, y dormait dans l'éternelle immobilité. M^{me} de Sernay, agenouillée à son côté, sanglotait, la tête dans ses mains. A sa vue, elle se leva. Elle a rendu l'âme il y a cinq minutes, dit-elle. Pendant un quart d'heure, elle a eu le calme de l'enfant qui dort. C'est alors qu'elle a prononcé votre nom. — Si l'on ne se le rappelle, à tout dire, tout demanderait de se serrer la main comme on fait quand on dit adieu à une personne qui part pour un long voyage.

M. de Vaulclair souleva la main glacée de Thécia, un froid mortel le pénétra jusqu'aux os en sentant dans sa main cette main pâle que rien ne devait plus réchauffer. Il se souvint alors du rêve qu'il avait fait à Bagnères le jour où il avait reconnu l'écriture de M^{me} de Sernay. Thécia, sur laquelle il attachait un long regard, lui apparaissait dans sa pâleur et son silence tout éclatant d'une mystérieuse beauté. Ces lèvres décolorées qui lui avaient donné un baiser dans le délire d'une mort prochaine étaient closes. Plein d'un

trouble où la pitié avait la plus large part, il déchira les genoux et se mit à côté de Francine, qui priait et jusqu'au bout, simplement, remplissait son rôle de sœur de charité.

Deux jours après, ils suivaient ensemble le convoi de la comtesse Salviati. Ils restèrent les derniers après de la fosse béante, sur laquelle ils avaient l'un et l'autre jeté quelques fleurs et une poignée de terre. Des flocons de neige tombaient autour d'eux. Seuls, ils reprirent enfin le sentier qui regagnait entre les arbres vers la porte du cimetière. De petites feuilles mortes volaient sous leurs pas. Des tristesses, des angoisses, des remords remplissaient le cœur de Fernand. Il souffrait d'une peine qu'il n'osait avouer à Francine, et lui en voulait presque de ce qu'elle ne cherchait point à l'en consoler. Il n'osait pas la regarder. Elle marchait à son côté d'un pas mélancolique et lent. — Pauvre Thécia ! répétait-elle par intervalles, pauvre Thécia !

Une voiture attendait M^{me} de Sernay. Fernand l'y conduisit. Irrité de son silence, irrité peut-être aussi parce qu'il avait des reproches à se faire, au moment de lui donner la main, il céda à un mauvais mouvement : — Adieu, Francine, lui dit-il.

Mais elle, de cette voix douce qu'elle avait toujours : — Au revoir, Fernand, répliqua-t-elle. La voiture disparut, et M. de Vaulclair entra chez lui dans un état d'esprit indéfinissable. Mille projets l'occupèrent tout le soir. Il remua ses cahiers de notes, et conçut l'idée d'un grand voyage en Asie qui l'éloignerait pour longtemps de l'Europe. Toujours fouillant dans ses tiroirs, il mit la main sur quelques billets que Francine avait eu occasion de lui écrire pour des biens pendant leur séjour à Bagnères et à Saint-Jean-de-Luz. Il y retrouvait la marque à chaque ligne de cet esprit aimable et fin, bon et sincère, qui ajoutait au charme de sa personne. Tout en les relisant, il tira d'un portefeuille l'étrange confession de Thécia, dont si longtemps les caractères avaient flamboyé devant ses yeux. Il la parcourut d'un regard inquiet. Celle qui l'a-

— Le quartier populaire de la rue du Châssis, des rues des Bog

